

pour vous soulager ?—Dites-moi donc si vous vous sentez mieux.

Ces dernier mots, elle les dit d'une voix plus libre et le cœur moins oppressé, car Bénard avait enfin relevé la tête. Ses yeux se ravivaient, la pâleur de son visage s'effaçait sensiblement, la suffocation avait cessé, et les paroles, qu'elle tenait tout à l'heure enchaînées, revenaient maintenant presque distinctes sur ses lèvres. Mais cette force de parler qui lui était rendue, ce ne fut point d'abord à récriminer contre Pierre Bourdier et à déplorer son propre malheur qu'il l'employa. Touché de l'intérêt que lui témoignait l'orpheline dépaycée, dont l'unique espérance résidait dans la protection du parent qu'elle était venue chercher à Paris, il lui dit :

—Pauvre enfant ! le bon Dieu ne te fait pas la chance heureuse ; tu as bien mal choisi ton oncle Bénard !

Ce singulier regret qu'elle eut mal choisi le protecteur naturel qu'il ne dépendait pas de sa volonté de rencontrer ailleurs que là où il était, et dans une condition meilleure que celle où la fortune l'avait placé, glissa sur l'esprit de Toinette, sans qu'elle songeât à se demander s'il n'y avait pas un sens caché dans la compassion qui s'exprimait ainsi. Elle n'y vit que le regret du surcroît d'embarras causé par l'embarras d'une parente qui tombait chez lui, à l'improviste, pour s'y faire héberger, dans un moment où il lui était déjà assez difficile de pourvoir pour lui-même aux nécessités de la vie. Elle crut devoir le rassurer sur ce point.

—Ne vous tourmentez pas pour moi, reprit-elle ; je ne suis pas bien embarrassante, et, grâce à Dieu, je sais travailler. La force ne me manque pas, ni le courage non plus ; ainsi, partout je gagnerai mon pain. Si vous ne pouvez pas me garder quant à présent, eh bien, vous me placerez comme il vous plaira et chez qui vous voudrez. Pourvu que je ne me sache pas toute seule à Paris, comme je l'étais à Gisors, où il ne reste plus personne de notre famille ; pourvu aussi qu'en cas de besoin

je sois toujours sûre de trouver mon refuge près de vous, je saurai bien m'arranger pour vivre avec les autres jusqu'au moment où il vous sera possible de me dire : " Maintenant il y a une place pour toi à la maison ; reviens-y, Toinette. "

Cela fut dit par la jeune fille avec une nuance de résignation enjouée qui méritait une bonne réponse. Bénard avait trop de préoccupations personnelles pour ne pas la lui faire attendre. Il sourcilla un peu, réfléchit un moment ; puis, ayant levé les yeux vers Toinette, son regard rencontra un sourire qui était une prière, et, vaincu par ce sourire, il répondit d'un ton qui n'avait rien de décourageant.

—Nous causerons de cela plus tard ; achève ton étalage.

Toinette ne se le fit pas redire. Il lui sembla qu'en l'ajournant de la sorte, le mercier venait de prendre l'engagement tacite de la garder chez lui ; et, voyant qu'il était remis de sa violente émotion, elle ramassa la pièce de ruban roulée à terre, et continua à orner les vitrines de façon que les regards des passants fussent infailliblement attirés sur elles.

Quand à Bénard, il n'acheva pas de cirer le comptoir. Ayant relu le désolant billet, il déroula ses manches de chemise, noua une cravate à son cou, passa son habit, prit son chapeau, et se dirigea vers la rue, comme s'il eut été poussé dehors par une soudaine résolution.

—Est-ce que vous allez sortir et me laisser seule, mon oncle ? lui demanda Toinette, inquiète, non pour elle, mais pour les intérêts de la maison, en se voyant tout à coup chargée, comme demoiselle de boutique, de la responsabilité d'un commerce qu'elle ne connaissait pas.

—Sans doute, ajouta-t-elle, je saurais bien au besoin où trouver les choses, puisque nous les avons serrées ensemble ; mais je n'en sais pas le prix, et s'il vient des acheteurs ?

Bénard eut un navrant sourire d'ironie.

—Des acheteurs ? répéta-il ; sois tranquille de ce côté-là, il n'en viendra pas.